

ce ? nous ne le croyons pas. Nous sommes plus porté à croire que son influence sur la santé de l'enfant est tout à fait nulle.

Nul doute que les préjugés, les superstitions fortifiés par les siècles disparaissent difficilement devant les données acquises ; le soleil ne perce pas toujours sans peine les brouillards du matin.

L'influence si absolue de la dentition sur le développement de la maladie constitue bien un des préjugés les plus enracinés de notre population ; il doit disparaître avant longtemps, parce que le médecin qui a contribué à l'entretenir, a compris que ce préjugé au lieu d'avoir du *bon*, était la cause principale du mal que nous déplorons tous, les maladies et la mortalité exagérées de nos enfants.

Quand les dents poussent-elles ?

Le germe dentaire fait son apparition dès les premiers jours de la vie ; il existe, on ne le voit pas ; c'est le grain caché qui va nous donner l'épi doré. Le mal produit par la dentition doit-il commencer au premier moment de sa croissance, ou bien le mal ne se fera-t-il sentir que lorsque la tête de la dent fait des efforts répétés pour briser l'enveloppe qui la retient captive ? Il faudrait établir ces différents points pour conclure contre l'influence nocive des dents qui *poussent* ou qui *percent*.

Non, il faut limiter d'un *grand bout* cette influence contraire à la santé de l'enfant.

Le médecin et la mère jusqu'ici se sont consolés de leur impuissance en face de leur ennemi, en face de l'enfant malade, en se disant presque en même temps : *Ce sont ses dents !* Aujourd'hui le médecin dit à la mère : il ne faut plus rien croire de cela, et à supposer que

les dents y seraient pour quelque chose, il faut traiter la maladie quelle que puisse être la cause qui l'a produite.

Donc les convulsions, la diarrhée, les maladies nombreuses de la peau, celles de la bouche, et toutes les maladies de l'enfance, surtout de la première enfance, quelles qu'elles soient, nécessitent l'intervention prompte du médecin.

Un petit ange dans le ciel !!!

Cela peut se dire au moment de la mort, cela doit se dire comme une consolation, la seule consolation qui reste à l'amour maternel. Mais ces paroles que la sympathie ou la pitié fait tomber dans un cœur désolé, brisé, constituant un aveu d'impuissance absolue, sauraient elles être prononcées au début de la maladie. Oh non ! mille fois non.

Ce n'est pas amoindrir le sentiment religieux,—qui met toujours dans l'âme le courage avec l'espérance de revoir ceux qui s'en vont,—ce n'est pas amoindrir le sentiment religieux dis-je, que de lui laisser,—à lui seul,—ce refrain consolateur ; la science se couvre de ridicule, si elle n'a pas d'autre chose à offrir : or, le ridicule tue et l'art médical ne saurait se suicider ainsi *volontairement*.

Oh ! oui, luttons contre le mal, attaquons-le dès le début ; observons plus chez l'enfant que chez l'adulte ; que nos soins soient plus multipliés ; la nature est là, débordant de force de croissance, pour seconder nos efforts, et assurer le succès et la guérison.

Et si nous sommes vaincus dans la lutte, résignons-nous alors et consolons-nous.